

Marc-Henri au XIIIe Comptoir

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



MARC-HENRI AU XIII^e COMPTOIR

PAR une après-midi de grand soleil, j'ai dirigé mes pas vers la place de Beaulieu. Tandis que la foule se pressait aux guichets, j'ai reconnu Marc-Henri et son ami François du Crêtet qui venaient de franchir les barrières.

Marc-Henri cheminait dans les allées sablées avec l'assurance d'un homme qui se sent partout chez lui. Les mains aux entournures de son gilet, il jetait un premier coup d'œil, un coup d'œil de maître avant d'organiser méthodiquement sa visite.

Derrière lui, humble, fluet et tout effacé, se tenait François du Crêtet. Il avait, pour la circonstance, arboré un chapeau melon datant de 1910. Comme tous ceux qui ont l'habitude du travail manuel, il ne savait que faire de ses mains inactives aussi, pour plus de simplicité, les avait-il résolument portées à son dos.

Dès qu'il m'aperçut, Marc-Henri fit un geste du bras droit qui ressemblait singulièrement au salut fasciste et qui n'eut pas l'heur de plaire à un brave agent de la « Sécurité », lequel se figurait sans doute que notre syndic allait tout bonnement interrompre la circulation.

— Circulez, messieurs, circulez, cria-t-il à tue-tête.

Mais déjà nous étions près des massifs de fleurs. Marc-Henri les admira en parfait connaisseur tandis que François, faisant la moue, disait :

— Tout de même, c'est un peu monotone à la fin. Une seule espèce de fleur qui se répète deux ou trois cents fois. Ça devient, à la longue, fatigant à regarder. Parlez-moi de nos plates-bandes de village où il y a un peu de tout, des œillets, des marguerites, des pieds d'aliouette et des gueules de loup.

— Et ce massif, le trouves-tu beau ? s'écria Marc-Henri d'un air goguenard, en lui montrant le jardin potager installé à une faible distance du jet d'eau et des fleurs multicolores, comme un parent pauvre qui se tient à l'écart et se fait tout petit pour ne pas être remarqué. Voilà une excellente idée. Je pense que le Département de l'Agriculture a tenu à rappeler aux visiteurs, et notamment aux citadins, que les fleurs, si belles soient-elles, n'ont pas de valeur nutritive. Il a tenu à mettre, en belle place, ce qui fait le fond de notre alimentation : pommes de terre, carottes, haricots, céleri, poireaux,

choux, enfin quoi, tout ce que l'on apporte au marché le mercredi et le samedi. Respect ! Lors de la prochaine session du Grand Conseil, j'adresserai, au nom de la campagne, des félicitations au Conseil d'Etat.

Puis, ce fut la visite des stands.

Marc-Henri allait et vendait dans la Halle des machines ; il faisait fonctionner le monte-charge, démontait et remontait des échelles, maniait la pompe à purin, saisissait le volant d'un tracteur et faisait carillonner sonnaillles et toupins. On se serait cru sur un champ de foire.

— Ça suffit à présent, fais attention, on nous regarde, lançait timidement François du Crêtet.

A quoi Marc-Henri répondait :

— Est-on là pour s'instruire, oui ou non ? Moi je veux tout contrôler. Quand j'achète un chapeau, je l'essaie d'abord. C'est la même chose pour toutes ces machines !

Ce jour-là, il y avait un concours de jeunes taureaux. Des groupes se formaient autour des bêtes de choix. Sans bruit, les membres du jury émettaient des appréciations que les exposants écoutaient d'une oreille distraite, cependant que Marc-Henri, campé au beau milieu de l'étable, portait des jugements définitifs qui semblaient rallier tous les suffrages. Et les taureaux défilaient, tous plus beaux les uns que les autres. Ils avaient un geste approbateur de la tête, comme s'ils comprenaient les propos flatteurs du syndic de Biollens. L'un d'eux, cependant, s'arrêta brusquement devant une petite jeune fille en robe rouge, baissa la tête et présenta la pointe de sa corne. La jeune fille poussa un cri d'effroi en se cachant derrière le large dos de Marc-Henri. Quand tout danger fut écarté, notre syndic fit demi-tour et dit :

— Rappelez-vous, mademoiselle, que le rouge est loin d'être une couleur vaudoise. La preuve, c'est que les taureaux ne l'aiment guère. Si vous vous étiez mise en blanc ou en vert, vous auriez pu promener cet animal, que vous jugez dangereux, par toute la ville sans le moindre risque. Seulement voilà, enfin...

— Au lieu de faire tant de ces discours, déclara François en lui coupant la parole, tu ferais mieux de nous conduire à la cantine !

— Tout dou..., tout dou..., tout doucement, mon ami, voyez-vous ça ! Tu as déjà soif ? On est déjà fatigué ! Rappele-toi qu'on ne donne jamais le picotin d'avoine aux chevaux qui commencent par ruer dans les brancards. Quand tu auras parcouru tous les stands, on verra à t'offrir ta bouteille d'eau de Romanel... et puis quelque chose avec, peut-être !

Après la visite de Halle I, j'ai voulu entraîner mon ami au 2^e étage pour voir l'exposition de gravures.

— Allez-y tout seul, m'a dit Marc-Henri, les gravures dessinées ne m'intéressent pas plus que les pointes sèches ; pour ce qui est des eaux-fortes, je vous dirai tout de suite que je leur préfère le vin de nos coteaux ; quant aux « bois » comme ils disent, eh bien, nous y sommes suffisamment pendant l'hiver quand il faut scier des « billons ».

Fier de sa répartie, Marc-Henri me tourna le dos et s'en fut. J'ai pu visiter, tout à loisir,



le salon des gravures et d'autres stands puis, comme j'arrivai devant le pavillon de l'ameublement, je retrouvai mon Marc-Henri, ainsi que son inséparable François, au milieu d'un groupe de visiteurs. Tout en expliquant le mécanisme de deux lits jumeaux, nouveau style, qui pouvaient s'éloigner et se rapprocher à volonté, Marc-Henri ajoutait :

— Rien de plus commode, mon ami François ! Quand tu rentres, un soir d'Abbaye un peu éméché, tu pèses sur ce bouton et les lits se séparent. Tu te couches sans bruit et le tour est joué. Par contre, à Noël, quand tu as acheté un beau « renard » à ta bourgeoise, les lits se rapprochent automatiquement, pas vrai ?

— Tais-toi, taquetet ! grogna François en s'éloignant.

A la « Cave Vaudoise » nous avons dégusté une bouteille de Dézaley puis, par la rue des Cantons, nous avons pénétré dans l'auberge genevoise, la pinte neuchâteloise et le « Grotto ». La journée s'est terminée devant un « raclette valaisanne » arrosée des meilleurs crus du pays.

Jean des Sapins.



LÈ QUEGNU DAO DJONNO

VAITCE lo Djonno que no subllie. On l'out du tot llien que no brâme :
— l'arvevo tot astout. Preparâ tot et principalameint lè quegnu âi premiau !

Ah ! cliâo quegnu âi premiau de noutron dzouveno teimps, l'iguie mè reimplie lo mor rein que de lâi repeinsâ. Ora, on ein fâ oncora dâi quegnu. Mâ dâi tâtre quemet stausse dâi z'auto iâdzo sant pas fotu de lè fêre ora, allâ pî !

Lè qu'assebin faillâi lè vère cliâo quegnu âi premiau dâo Djonno et quemet, no z'auto mousse, on sè relêtsive lè potte. Et quin get on pouâve âovrî de vère tota cliâa fabrecachon : on falot de pousta âo bin de tenomobile n'ein a pas d'asse gros.

Faillâi dâi premiau po coumeincî ! On sè lo fasâi pas criâ dou iâdzo. Lo panâi etài pas à mâiti fro dâo pâilo derrâ qu'on etài dza aguelhî su lo premiaulâ. Et pu min d'êtsile ! L'arâi età